



HAL
open science

La fonction de la misogynie dans la pensée d'Otto Weininger

Dardo Scavino

► **To cite this version:**

Dardo Scavino. La fonction de la misogynie dans la pensée d'Otto Weininger. Nadia Mékouar-Hertzberg; Maurice Daumas. La Misogynie. Des vestiges du passé aux combats d'aujourd'hui, 37, Peter Lang, pp.63-73, 2016, Liminaires, passages interculturels, 978-3-0343-2198-3. hal-01999050

HAL Id: hal-01999050

<https://hal.science/hal-01999050>

Submitted on 4 Feb 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

DARDO SCAVINO

Université de Pau et des Pays de l'Adour

La fonction de la misogynie dans la pensée d'Otto Weininger

La misogynie est sans aucun doute omniprésente dans nos sociétés patriarcales. Mais pour mieux comprendre le phénomène, il faudrait spécifier quelle est la femme visée par cette animosité, car nous savons aujourd'hui qu'il y a trois dimensions du féminin : la biologique, la sexuelle et la générique. Prenons l'exemple de Madeleine Pelletier. Lorsqu'elle disait que la femme devait se libérer de la femme, elle ne cachait pas son mépris envers un certain genre féminin dont la subjectivité avait été façonnée par une société historique particulière : la femme éduquée pour être mère, épouse et femme de ménage, loin de la vie politique et culturelle de son pays¹. Un contemporain de Pelletier, l'autrichien Otto Weininger, pensait également que la femme devait se libérer de cette femme qu'il méprisait tout autant. Sauf que la femme en question n'était pas, de son point de vue, la manifestation d'un certain genre féminin, ou le produit historique d'une société particulière, mais la conséquence d'un destin biologique : si les femmes s'enfermaient dans la vie domestique tout en s'éloignant de la politique et de la culture, c'était à cause d'un instinct sexuel qui les poussait à agir de cette manière. Voilà donc toute la différence entre une féministe telle que Pelletier et un antiféministe tel que Weininger : pour elle, la femme devait libérer son sexe ; pour lui, elle devait se libérer de son sexe².

1 Madeleine Pelletier, *L'émancipation sexuelle de la femme*, Paris, Giard et Brière, 1911.

2 Malgré cela, certains auteurs ont proposé une lecture « féministe » de Weininger. Cf. Allan Janik, *Wittgenstein's Vienna Revisited*, Transaction Publishers, New Brunswick, 2001, p. 40, et Steven Beller, "Otto Weininger as Liberal?," in N. A. Harrowitz y B. Hyams (eds.), *Jews & Gender. Responses to Otto Weininger*, Philadelphia, Temple University Press, 1995, p. 91

Le devoir de génie

Otto Weininger avait présenté cette thèse dans un livre paru à Vienne en mai 1903, quelques jours après avoir fêté son vingt-troisième anniversaire et cinq mois avant de se tirer une balle en plein cœur. En novembre, une deuxième édition de *Sexe et caractère* arrivait en librairie. Il y en aura vingt-huit jusqu'à 1932. Les jeunes hitlériens en raffolaient parce que Weininger ne se limitait à y dénigrer la femme. Malgré son appartenance à une famille juive d'origine hongroise, il s'en prenait aussi aux Juifs³. Il proposait ce parallèle : le Juif est à l'Aryen ce que la femme est à l'homme⁴. Hitler lui-même avait apparemment été séduit par le jeune viennois, car il aurait dit un jour à Dietrich Eckart que Weininger était le seul Juif honnête qu'il avait connu (ce qui ne l'empêchera d'interdire *Sexe et caractère* à cause de ses revendications un peu trop effusives de l'amour homosexuel).

Mais les nazis n'étaient pas les seuls à admirer Weininger. Il y avait aussi Reiner Maria Rilke, Robert Musil, Hugo von Hofmannsthal et surtout Ludwig Wittgenstein⁵. Ray Monk, le biographe de celui-ci, ira jusqu'à adopter une expression centrale de *Sexe et caractère* comme titre de sa biographie: *Le devoir de génie*⁶. Wittgenstein avait fait de cet impératif une devise de sa vie après avoir lu son compatriote. Le devoir de l'homme était la création géniale, l'invention originale, la trouvaille révélatrice. Le devoir de l'homme était la *poiësis* au sens grec : faire venir au monde quelque chose d'inexistant jusqu'alors. Il devait consacrer sa vie, ses études, ses efforts, à engendrer quelque chose, dans le terrain de l'art, de la philosophie, de la science ou de la politique – des nouvelles

3 Dans un article paru en 1909, André Spire expliquera le suicide de Weininger par sa haine de soi : André Spire, *Quelques juifs : Israël Zangwill, Otto Weininger, James Darmesteter*, Paris, Mercure de France, 1913.

4 Sur le lien entre antiféminisme et antisémitisme chez Weininger, voir le livre de Nancy Harrowitz et Barbara Hyams, *Jews and Gender. Responses to Otto Weininger*, Philadelphia, Temple University Press, 1994.

5 Sur l'importance de la pensée de Weininger chez Rilke, Musil, Hofmannsthal et Wittgenstein, voir Franco Rella, « Weininger nella cultura viennese del primo novecento » in *Il silenzio e le parole*, Milan, Feltrinelli, 1981, pp. 11–29.

6 Ray Monk, *Le devoir de génie*, Paris, Odile Jacob, 1993.

normes, des nouveaux paradigmes, des nouvelles valeurs –, en sacrifiant tout le reste sur l'autel de cette vocation créatrice.

En attirant sexuellement l'homme, la femme l'éloignait de cette vie créative pour l'enfermer dans la vie reproductive, la famille et le foyer⁷. Telle était sa fonction première, selon le jeune autrichien : la femme n'était qu'un instrument de l'espèce au service de sa perpétuation. Elle n'existait que pour engendrer, pour mettre au monde, des individus biologiquement semblables à ses géniteurs. Pour arriver à ses fins, elle cherchait des hommes capables de lui faire des enfants sains et de subvenir à leurs besoins. Mais le destin de l'homme n'était pas celui-là. Il avait été créé pour créer : pour engendrer, ou mettre au monde, des individus spirituellement différents de ses aïeux. L'engendrement féminin était charnel ou biologique ; l'engendrement masculin était culturel ou spirituel. La femme était donc à l'espèce ce que l'homme est à l'histoire, car l'histoire ne serait que l'engendrement de l'humanité par elle-même.

Contemporain de Sigmund Freud, de Ludwig Wittgenstein, de James Joyce, de Gustav Klimt ou d'Albert Einstein, Weininger croyait pourtant être né dans une époque de décadence où il n'y avait plus de créateurs de la taille de son idole, Richard Wagner. La faute de ce déclin revenait pour lui aux féministes. Elles étaient en train de libérer la sexualité des femmes de tous les liens imposés depuis des siècles par la religion en ruinant ainsi l'ordre patriarcal. Les femmes pouvaient alors se vouer sans entraves à la mission qui était la leur : celle de séduire les hommes afin de perpétuer l'espèce. Les hommes passaient ainsi leur temps à courir derrière les jupes des charmantes demoiselles au lieu de se consacrer à la vie de l'esprit ; ils ne pensaient qu'au coût au lieu de se pencher religieusement sur l'étude et la création. Afin de conquérir les femmes, ils voulaient paraître riches et forts, en prenant soin de leurs fortunes et de leurs corps au lieu de se consacrer aux études et au développement de leurs esprits. La société devait être pour Weininger un temple consacré

7 Dans une conférence prononcée en 1945, le philosophe argentin Francisco Romero, qui avait traduit trois ans plus tôt le journal intime de l'autrichien, expliquait cette « monstrueuse » misogynie par une aversion psychique envers le sexe et les femmes : Francisco Romero, « La mujer en la filosofía », *Anuario de Filosofía Argentina y Americana*, N° 14, Año 1997, p. 171–210.

au perfectionnement spirituel de l'humanité. Avec sa féminisation, et le déclin du patriarcat, elle devenait un couvoir destiné à la reproduction du bétail humain.

Bien mâle

La différence sexuelle supposait pour Weininger une dissymétrie des sexes. Pour l'homme, le sexe n'était qu'un « appendice » (*Appendix*)⁸ : il devait, pour ainsi dire, se soulager de cette urgence physiologique afin de se consacrer à sa fonction première. Cette « appendicite » sexuelle de l'homme « ne constitue pas tout l'objet de sa vie, ce qui lui permet de la séparer *psychologiquement* des autres activités et d'en prendre conscience »⁹. Pour la femme, en revanche, le sexe était tout et tout était sexuel. Weininger écrit : « *Der Mann hat den Pénis, aber die Vagina hat die Frau* »¹⁰, c'est-à-dire « l'homme possède un pénis, mais la femme est possédée par le vagin ». « La femme est totale et uniquement sexuelle », expliquait-il, « puisque sa sexualité s'étend à tout son corps, et il est à certains endroits, pour ainsi dire, plus dense qu'à d'autres »¹¹. Weininger devançait ainsi de quelques années son compatriote freudien Otto Fenichel, auteur de la formule *Girl = Phallus*¹².

Mais cette sexualisation intégrale du corps et de la vie n'était à son avis qu'une conséquence du destin biologique des femelles des espèces animales. Il suffit de voir ce qui se passe avec la femme, dit le philosophe viennois, lorsqu'elle n'est plus en âge d'avoir d'enfants et sa beauté commence inexorablement à flétrir : elle développe une vocation de marieuse, d'apparieuse (*Kupplerin*)¹³, afin que les nouvelles générations

8 Otto Weininger, *Geschlecht und Charakter. Eine prinzipielle Untersuchung*, Wien und Leipzig, Wilhelm Braumüller, 1909, p. 115.

9 *Ibid.*, p. 115.

10 *Ibid.*, p. 116.

11 *Ibid.*, p. 117.

12 Otto Fenichel, *The Psychoanalytic Theory of Neurosis*, London, Odges, 1999, p. 80.

13 Weininger, *op. cit.*, p. 347.

de femelles remplissent la mission qui avait été la sienne en les aidant à se procurer des nouveaux reproducteurs. Weininger croyait donc apporter une preuve concluante à sa thèse. Lorsque les femmes assistent au théâtre, écrivait-il, elles ne s'intéressent qu'à un seul aspect de la trame : elles veulent savoir si l'homme et la femme de l'histoire parviendront à s'unir charnellement¹⁴.

L'autrichien admettait que la plupart des hommes avaient beaucoup de mal à se libérer des pulsions sexuelles pour se vouer exclusivement aux questions spirituelles (cela aurait été le cas de Richard Wagner dont Weininger disait qu'il était « le plus grand homme sur terre après Jésus Christ »¹⁵). Il y avait quand même une différence entre la vie spirituelle de l'homme et celle de la femme, car celle-ci était entièrement dominée par sa sexualité : tout ce qu'elle faisait, même les choses apparemment les plus éloignées du coït, n'avait d'autre but que celui de séduire les hommes pour les attirer vers le coït. Cela voulait dire, en termes kantien, que la femme était incapable de se consacrer d'une façon « désintéressée » aux questions morales ou esthétiques.

Il faut se rappeler que, pour Kant, les actions morales et les créations artistiques étaient essentiellement « désintéressées ». Weininger présume donc que les femmes étaient incapables de mener une vie vraiment morale ou artistique. Pour reprendre le lexique kantien, l'activité spirituelle de la femme n'est pas « pure », mais « pathologique », c'est-à-dire « intéressée ». La femme n'est pourtant ni morale ni immorale, concluait l'autrichien : elle est amoral (*amoralisch*)¹⁶, même si parfois elle feint des actes moraux afin d'attirer l'attention des hommes. Elle est amoral, car ses comportements, bien qu'intéressés, ne sont pas égoïstes. Ses comportements ne s'expliquent pas par un instinct de conservation de l'individu, mais de l'espèce. Ses actes ne sont pas utiles pour elle, mais pour sa descendance. C'est l'abnégation maternelle. Elle protège sa progéniture en allant jusqu'à sacrifier sa vie. Elle la protège en la mettant aussi à l'abri de la *dura lex* du père ou des impératifs du devoir. Les femmes seraient donc « intéressées » sans être égoïstes, « pathologiques » sans être immorales, dévouées sans être obligées. Elles ne se

14 *Ibid.*, 349.

15 *Ibid.*, p. 467.

16 *Ibid.*, p. 403.

plient pas à l'impératif kantien – à l'universalité de la loi –, mais elles n'en tirent aucun avantage personnel non plus.

En fait, Kant n'avait pas pris en compte cette possibilité dans sa *Critique de la raison pratique*. Il faudra attendre que Freud, quelques années après *Sexe et caractère*, aborde la question dans son *Au-delà du principe du plaisir*. Il y avait des comportements humains que l'on n'arrivait pas à expliquer par le principe du plaisir, ou de l'utilité individuelle, des comportements qui allaient même à l'encontre de l'intérêt de l'individu, le poussant à l'échec ou à l'autodestruction. Freud pensait que ces conduites pouvaient être expliquées par les pulsions d'ordre sexuel, car celles-ci n'étaient pas au service de la conservation de l'individu, mais de l'espèce. Ces pulsions ne seraient donc pas de vie, mais de mort. Freud supposait que ces pulsions pouvaient expliquer en dernière instance les actes altruistes ou « purs » de la raison pratique kantienne. Weininger voyait les choses autrement. Pour lui, il y avait trois possibilités. Un homme pouvait être égoïste ou non, immoral ou moral. Ces actes pouvaient suivre l'intérêt personnel ou la loi universelle, l'utilité ou le devoir. Il pouvait être un saint parce qu'il pouvait être aussi un pécheur. Une femme ne savait qu'être amoral, car, sans être égoïste, elle ne faisait jamais son devoir.

La femme-objet

En évoquant les travaux de Breuer et de Freud, Weininger essayait de démontrer que l'hystérie n'était pas un cas clinique parmi d'autres, mais une caractéristique essentielle de la psychologie féminine. Le personnage de la femme prude n'était qu'un rôle joué pour séduire le mâle, un rôle interprété par la femme jusqu'à la frigidité ou la dévotion religieuse. Ce personnage était ce que Freud appelait un « moi idéal ». Mais il y avait aussi le spectateur qu'elle cherchait à séduire en interprétant ce rôle : c'était l'« idéal du moi ». Dans le cas de l'hystérique – que l'on appellera aussi l'« histrionique » –, cet idéal du moi était le père ou une figure paternelle. La scène montée par l'hystérique cherchait, selon

Freud, à le séduire, ce qui explique pourquoi le refoulement du désir sexuel avait à son avis une origine tout aussi sexuelle.

Weininger pensait donc que les hypothèses de son compatriote sur la composante sexuelle de la culture n'étaient pas valables pour la masculinité, car l'homme, lui, se consacre à la vie de l'esprit lorsqu'il arrive à faire abstraction de ses appétits sexuels, à se « séparer psychologiquement » d'eux, tandis que la femme ne voit dans la vie culturelle qu'un moyen de plus pour mener à bien sa mission reproductive. C'est la raison pour laquelle Weininger estimait que la culture de son époque se féminisait : elle n'était plus une culture du génie ou de la création, mais de la séduction, du spectacle, de l'apparence, de la coquetterie morale ou esthétique.

On arrive ainsi à une autre thèse centrale de *Sexe et caractère*. Du moment que les conduites de séduction sont dominantes chez la femme, elle a une tendance irrépessible à devenir l'objet de l'homme. « Le phallus est ce qui rend à la femme absolument et définitivement soumise [*unfrei*] »¹⁷, affirmait l'autrichien. Weininger compare même le sentiment de la femme face à la vue du phallus au sentiment de l'homme devant la tête de Méduse : « Le phallus exerce sur elle une action hypnotique, fascinante »¹⁸. C'est la raison pour laquelle elle évite la vision de l'homme nu : en regardant le sexe de l'homme, elle se trouve face à son destin. La division sexuelle entre l'homme et la femme coïncide pour Weininger avec la différence entre le sujet et l'objet. Mais il ne faudra pas oublier ici qu'il s'agit du sujet de la tradition de l'idéalisme allemand. Il s'agit donc d'un sujet qui constitue son objet. C'est pourquoi Weininger affirme que la beauté féminine est une création de l'homme.

La femme dont l'homme tombe amoureux n'est qu'un personnage créé par lui-même à son image. Cette image n'est pourtant pas son aspect extérieur. Weininger revient ici aux positions kantienne : la beauté de la femme ne serait qu'une projection des idéaux moraux de l'homme sur un corps que l'autrichien trouve plutôt disgracieux. Il ira jusqu'à dire que l'amour est une sorte d'assassinat, car l'homme tue la femme en chair et en os afin de la remplacer par une effigie idéalisée qu'il se met

17 *Ibid.*, p. 341. Slavoj Žižek confronte la théorie du phallus de Weininger à celle de Jacques Lacan : Slavoj Žižek, *The Metastases of Enjoyment. Six Essays on Woman and Causality*, Londres, Verso, 1994, pp. 224–233.

18 *Ibid.*

à vénérer. Si la femme est essentiellement hystérique, l'homme serait essentiellement fétichiste. Le meilleur représentant de la psychologie masculine ne serait pas Don Juan, mais Pygmalion.

Bien que l'amour humain ne puisse pas être détaché du sensible et de la sensualité, Weininger suppose qu'il reste essentiellement platonique, car l'homme ne tombe pas amoureux de la femme réelle, mais d'une femme idéale, créée par lui, comme la statuette dont parlait Socrate dans un passage du *Banquet* : l'agalma. L'amour n'est pas de l'ordre de l'attraction sexuelle ; il est plutôt de l'ordre de la vénération religieuse : de la même façon que l'homme de Feuerbach adorait un Dieu que lui-même avait créé, l'homme de Weininger vénère cette déesse qu'il a sculptée. C'est pourquoi il assure que l'homme n'a pas envie de s'unir sexuellement à cette femme sublime qui le fascine.

Une fois de plus, Weininger se rapprochait de Freud et de ses deux résolutions asymétriques du complexe d'Œdipe. La femme idéale dont il parle rassemble beaucoup à la femme sexuellement interdite et sublimée que l'homme trouve, selon le psychanalyste, derrière toutes les femmes qu'il aime : la mère. L'homme aimé par la femme serait de son côté un substitut d'un regard idéalisé : celui du père. L'homme est séduit par un « objet » inaccessible ; la femme essaie de séduire un « sujet » distant et, pour ainsi dire, inébranlable.

L'homme est l'avenir de la femme

Il n'y avait évidemment pas, pour Weininger, de génie féminin. L'autrichien était néanmoins obligé de reconnaître qu'il y a eu bien des femmes de génie tout au long de l'histoire, à commencer par la première poète lyrique : Sapho de Lesbos. Mais l'exemple de Sapho s'avère précieux pour lui, car ses poèmes d'amour s'adressaient aux femmes. Weininger y trouve la preuve de la masculinité des femmes géniales. Selon sa théorie de la bisexualité, en effet, la masculinité et la féminité ne sont pas deux réalités nettement séparées, mais deux pôles d'un continuum. Tous les hommes ont quelque chose de féminin ; toutes les femmes ont quelque

chose de masculin. Tout était donc pour lui une question de degrés. Il pensait que les homosexuels masculins et féminins étaient les valeurs intermédiaires entre les deux pôles de l'échelle. Les femmes ayant des traits de génie avaient à son avis une forte composante masculine qui les poussait au lesbianisme. Il n'y avait pas de femme géniale sans un certain penchant pour les autres femmes et sans un peu de moustache. Weininger pense donc que certaines femmes pouvaient se libérer de leur nature féminine, mais il fallait qu'elles possèdent une composante biologique et sexuelle masculine. Ce qui veut dire que la femme totalement libérée serait, pour lui, un homme.

Pour combattre la féminisation de la société, Weininger propose donc la masculinisation de la femme. La biologie féminine étant la source de tous les problèmes, cette masculinisation devait être tout d'abord biologique. Il était conscient que cette libération de l'humanité était utopique (au moins à son époque) : pour se libérer de la sexualité, il fallait renoncer à la procréation et à la perpétuation de l'espèce. Une humanité spiritualisée n'aurait donc rien d'animal. Elle n'aurait rien d'une espèce biologique. Une humanité totalement spiritualisée, libérée de la sexualité, serait un monde sans femmes, cette moitié de l'humanité dont le rôle serait d'assumer la reproduction de l'espèce. La libération de l'humanité était à son avis impossible sans la libération féminine, mais pour y arriver, les femmes devaient se libérer de leur sexe en se rapprochant biologiquement des hommes. C'est ainsi que l'autrichien tranchait la question byzantine sur le sexe des anges : une humanité parfaitement angélique ne connaîtrait pas la différence sexuelle.

Conclusion

Sexe et caractère inspirera une tradition de l'extrême droite européenne, celle qui explique le déclin des sociétés par leur « féminisation » et la crise du « patriarcat ». Un des plus populaires promoteurs de ces théories, le journaliste français Éric Zemmour, écrivait par exemple dans une

rubrique du *Figaro* consacrée à *Petits blancs* et à *De quelle couleur sont les blancs ?* d'Aymeric Patricot :

Misère financière, misère sociale, misère psychique, misère familiale, misère sanitaire même, Patricot laisse parler ses interlocuteurs qui lui confient leurs malheurs, leur sentiment de déchéance, leur haine des autres et de soi ; jusqu'à la misère sexuelle des jeunes prolétaires blancs qui, éduqués dans l'univers du féminisme occidental, ne peuvent rivaliser avec la virilité ostentatoire de leurs concurrents noirs ou arabes, qui séduisent nombre de jeunes femmes blanches, blondes de préférence, comme le prouve le succès du site blanchablacks.com, que Patricot interprète comme la revanche symbolique de la colonisation, sans voir qu'il exprime aussi l'antique attrait des femmes pour le mâle dominant, le vainqueur, à l'instar de ces Françaises qui couchèrent pendant la Seconde Guerre mondiale avec des soldats allemands puis américains.¹⁹

Au-delà les habituels fantasmes sexuels du racisme, on discerne dans ce texte une des contradictions les plus flagrantes de la doctrine de Weininger : les femmes modernes aimeraient toujours les mâles dominants, mais, sans que l'on sache pourquoi, elles les auraient détrônés, rabaisés, castrés. Et ce n'est pas tout. Étant donné « l'antique attrait des femmes pour le mâle dominant, le vainqueur » – « antique » ne voulant pas dire ici ancienne, bien entendu, mais atavique –, elles cherchent les tout nouveaux « conquérants », ces envahisseurs de la France procédant des cultures patriarcales et débordantes de testostérone. Zemmour semble s'inquiéter alors des changements que ces étrangers seraient en train d'introduire dans la culture française. Mais en fait, il veut que l'homme blanc, le bon aryen, devienne comme eux, ou que ces étrangers « à la virilité ostentatoire » en finissent une fois pour toutes avec la culture castratrice du « féminisme occidental » et rétablissent la bonne et vieille culture patriarcale.

Il y a bien entendu d'autres traces de la doctrine de Weininger dans le texte de Zemmour. Lorsqu'il dit, par exemple, que les femmes ont toujours aimé les « conquérants », il les place du côté de la nature, car leur désir ne changerait pas avec les âges. Les « jeunes prolétaires blancs », en revanche, seraient les produits d'une culture historique particulière : ils ont été « éduqués dans l'univers du féminisme occidental » et ils

ne savent pas comment changer leur façon d'être pour concurrencer les machos venus d'ailleurs (remarquons au passage que l'hispanisme « macho » suggère déjà que, pour une certaine culture française, ils sont toujours venus d'ailleurs et plus particulièrement du Sud). L'« attrait des femmes » pour les conquérants serait naturel ; l'attitude masculine de conquête, culturelle. La féminité serait biologique ; la virilité, historique.

Il n'y aurait pas de différence entre les femmes de la horde primitive, soumises au mâle dominant, et les femmes de l'actualité. Ce qui veut dire que les femmes vivent bel et bien en dehors de l'histoire. Les garçons, en revanche, auraient perdu l'« antique » instinct de conquête puisqu'ils auraient été entièrement façonnés par une société historique dominée par la culture féministe (au moins les garçons européens, car les autres, même s'ils habitent en France où cette culture semble faire la loi depuis les années soixante, n'auraient pas eu d'inconvénient à conserver cet instinct et leur « virilité ostentatoire »).

Il y a bien sûr des différences entre Weininger et Zemmour, car l'autrichien n'aurait pas regretté la « misère sexuelle des jeunes prolétaires blancs » mentionnée par le français. Il l'aurait plutôt perçue comme une chasteté salubre. Mais ils partagent tous les deux les mêmes incongruités doctrinaires. Car il est difficile de savoir pourquoi les hommes (blancs) se seraient assujettis un jour à cette culture féminine, tandis que les femmes (blanches ?) suivraient leurs tendances naturelles, biologiques, entièrement affranchies de l'éducation et de l'histoire. Zemmour n'explique d'ailleurs pas pourquoi la conduite sexuelle des garçons blancs (et qui plus est « prolétaires », avec toute la connotation sexuelle de l'ancienne classe romaine) serait façonnée par la culture dominante tandis que la conduite des femmes occidentales serait tout simplement forgée par la nature. Il s'abstient en outre d'expliquer pourquoi ces femmes dominent notre époque si elles désirent être dominées par les mâles. Pourquoi les femmes occidentales ont-elles castré les mâles blancs pour adorer par la suite la « virilité ostentatoire » des étrangers ? C'est un mystère. Mais tous ces mystères ne sont pas des inconnues de l'équation féminine qui trouveront un jour une solution. Comme les mystères des religions, il s'agit d'inconsistances théoriques, le genre d'inconsistance qui n'a jamais empêché une doctrine de conquérir les esprits ni de traverser les époques.

19 Éric Zemmour, « Petits blancs et bonnes consciences », *Le Figaro*, 4 décembre 2013.